

XYZ. La revue de la nouvelle

Vous avez choisi Limoges

Christiane Lahaie



Number 83, Fall 2005

Partir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3281ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lahaie, C. (2005). Vous avez choisi Limoges. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (83), 9–12.

Vous avez choisi Limoges

Christiane Lahaie

À D. Breuque

Voilà. C'est fait. Vous avez décidé de partir. Un mois à l'étranger, seule, sans l'homme que vous aimez. Sans ces bijoux encombrants dont vous emplissez des coffrets. Sans ces foulards et ces parures criardes qui vous trahissent, le soir, quand vous quittez le travail et qu'il ne reste que le concierge pour vous saluer. Vous avez même laissé derrière cette montre unique, achetée à prix d'or. Là-bas, le temps ne comptera pas. Vous irez dormir quand bon vous semblera. Vous vous lèverez si le cœur vous en dit. Vous vous fierez au hasard. À votre bonne fortune.

Dans votre valise, un peu lourde il est vrai, vous avez mis quelques lainages noirs, des dessous confortables, des collants et un pyjama fleuri. On ne pourra pas vous reprocher d'avoir provoqué votre perte. Vous avez tout prévu : fards discrets, rouges à lèvres neutres, crème teintée avec *parsol*, mascara noir et masque-cernes. Pour la crème corporelle, vous verrez sur place, chez Givenchy ou Dior. À moins que vous n'alliez à la boutique hors taxes, juste avant de quitter le pays.

Vous avez choisi Limoges. C'est moins bruyant et moins pollué que Paris. Vous vous êtes laissé dire que le sol du Limousin était radioactif. Tant mieux. Cela guérira tous vos petits maux. La douleur à la côte qui persiste, surtout par temps humide. Le serrement à la gorge, quand trop de gens vous inondent de leurs courriels insignifiants. Vous louerez un duplex. C'est plus agréable que l'hôtel. Et moins cher. Vous irez faire votre marché à deux pas. La baguette est si fraîche, et le camembert, exquis.

Vous irez visiter les alentours. Descendrez peut-être jusqu'au Périgord. Vous vous risquerez même à arpenter les rues dévastées d'Oradour-sur-Glane. Vous, la guerre, vous n'avez pas connu ça. En tout cas, pas celle-là. Vous aurez, pour vos escapades, un grand sac noir, imperméable, où vous rangerez un appareil photo, des mouchoirs, du chocolat (pour les fringales) et un carnet de notes (pour l'inspiration). Vous ne savez pas écrire. Vous n'avez pas de talent ni de patience. Mais vous avez de l'ambition.

À l'aéroport, vous écrirez des lettres à vos correspondants longtemps délaissés. Vous prendrez un verre, puis un second. Vous achèterez du sirop d'érable pour vos hôtes, et de la gomme à mâcher pour le décollage. Dans l'avion, vous aurez la chance de côtoyer un ingénieur milanais à la retraite qui vous aidera à porter vos bagages. Il vous conseillera sur la façon de cuire le risotto. Il vous assurera que c'est un jeu d'enfant. Vous serez persuadée du contraire, mais vous écouterez quand même. Vous tenterez de dormir, n'y parviendrez pas, penserez à ce que vous avez laissé sur le bureau, dans la chemise jaune, dans le tiroir, sur la table du collègue que vous détestez. Vous voudrez écouter un peu de musique, puis vous renoncerez, étant donné que le bruit des réacteurs couvre tout. Vous soupirez et vous voudrez, autant que faire se peut, étirer les jambes. Vous songerez aux varices, aux phlébites, aux embolies. Vous vous lèverez pour aller jusqu'aux toilettes. On ne sait jamais. Puis l'avion se posera enfin.

Mais vous aurez tant de mal à traverser Paris à l'heure de pointe que vous raterez votre correspondance. Vous enguirlanderez les employées de la compagnie aérienne. Vous constaterez avec amertume qu'il n'y a pas de consigne et vous chercherez un coin tranquille pour attendre toute la journée. Vous toucherez le fond du désespoir pendant quelques minutes, en vous disant que la vie d'itinérant doit ressembler à ça. Vous reverrez cette expression de détresse sur le beau visage de votre mari. Vous entendrez le rire sonore de votre meilleure amie, qui vient de vous rappeler les coups pendables, perpétrés ensemble au collège. Vous aurez envie de pleurer, en vous demandant ce que vous êtes venue faire là. Puis vous vous mettrez sur le mode zen

et vous achèterez un journal à potins. Tôt ou tard, vous arriverez bien à destination.

Vous avez déjà consulté le *Guide du routard*. Vous regrettez un peu votre achat. Le *Guide vert* aurait été plus rigoureux. Vous avez même exploré le site Internet de Limoges. Vous visiterez d'abord le Musée de l'évêché et la Cathédrale. Vous garderez l'Aquarium pour un jour de pluie. En novembre, ça ne devrait pas manquer. Vous y verrez des poissons aveugles ou électriques, des piranhas gigantesques, une limule qui se débat pour sortir de l'eau et un poisson-ballon qui, à votre vue, s'affolera et se gonflera, à la limite de l'éclatement. Vous ne pourrez pas vous empêcher d'acheter un bijou en émail ou de la vaisselle sur le boulevard Louis-Blanc.

Vous éviterez les restaurants enfumés, les bars, et toutes les sorties nocturnes. La nuit tombée, vous rentrerez sagement. Vous fermerez à clé et vous tirerez tous les volets. On n'est jamais trop prudent. Vous dormirez sur vos deux oreilles, puisque des molosses surveilleront le jardin. Vous rêverez en silence, car vous êtes fatiguée. Si fatiguée.

Vous savez que vous finirez par aller au Musée de la porcelaine. Vous ignorez quand, mais vous vous doutez que ça viendra. Vous avez toujours aimé les vases, les urnes, les bibelots. Tout ce qui peut amasser la poussière ou la contenir. Vous regarderez sagement la bande vidéo. Apprenez que les jolies fleurs sont parfois des décalques. Qu'on applique les dorures à la main et que l'art de la porcelaine se perd, comme tous les autres.

Une surveillante, une belle dame digne et d'un certain âge, vous remarquera. Elle aura cet air un peu hautain des gens qui souffrent et qui font tout pour ne pas le montrer. Au détour d'une vitrine, tandis que votre reflet vous renvoie l'image d'une voyageuse esseulée, elle vous abordera. Vous demandera gentiment d'où vous venez. Vous questionnera aussi sur vos habitudes de voyage. Vous lui direz que, oui, vous voyagez à l'occasion, mais pas tant que ça. Le travail, le mari, tout le bazar, quoi.

Elle vous détaillera, une lueur d'envie dans les yeux. Puis elle vous demandera si vous connaissez un certain Robert E. Collins. Vous lui direz que non. Que vous ne croyez pas avoir déjà entendu

ce nom. Elle vous le décrira succinctement. Homme de lettres, grand, mince, plutôt brun, souriant et distingué. Un Irlandais. Un catholique. Elle insistera sur sa douceur, sa politesse, et sur la différence d'âge qui les a finalement séparés, elle et lui. Elle vous confiera que c'est sa mère qui a tout gâché. Vous avouera que c'était l'homme de sa vie et qu'elle ne l'a jamais oublié. Et vous, vous vous demanderez pourquoi de telles choses vous arrivent.

Néanmoins émue par tant de chagrin, vous lui promettez de tout faire pour retrouver ce Robert E. Collins. Vous avez un frère ambassadeur ; lui pourra vous aider. Elle vous dira merci. Tout bas. Elle se détournera et ira s'asseoir sur son petit banc, tandis que vous terminerez votre visite. Mais vous ne verrez plus la porcelaine de la même façon. Soudain, elle vous paraîtra plus transparente. Plus fragile. Et vous songerez au nombre d'émissaires que la dame a bien pu envoyer ainsi de par le monde.

L'inconnue, celle qui vous a parlé de son amour perdu qu'elle voudrait tant retrouver, ne vous laissera pas filer aussi aisément. Elle s'absentera un moment et reviendra à la charge, documents à l'appui. Elle brandira sous votre nez une photo polaroid. Sur la photo, une jeune femme que vous reconnaîtrez tout de suite. Puis vos yeux se fixeront sur l'homme. Vous ne direz rien. Vous espérerez qu'elle n'aura pas perçu ce tremblement de votre lèvre inférieure. Qu'elle n'aura pas vu ce voile soudain dont vous vous couvrirez mentalement le visage. Vous poserez une question ou deux, histoire de paraître compatissante. Puis vous réitérerez votre promesse. Avant de quitter le musée, vous échangerez quelques bons mots avec elle, et vous vous en irez, bouleversée. En colère. Presque paniquée.

Vous ne direz à personne qu'il y a presque vingt ans, vous avez dû quitter un homme qui ne vous a pas dit qu'il s'appelait Robert E. Collins. Vous vérifierez la date de retour sur votre billet d'avion. Vous n'en pourrez plus d'attendre. Vous hésiterez entre l'imposture et l'existence d'un sosie. Dans tous les cas subsistera un doute.

Alors, tout à coup, vous voyez votre valise, tout près de la porte, et vous vous demandez s'il ne vaudrait pas mieux rester.